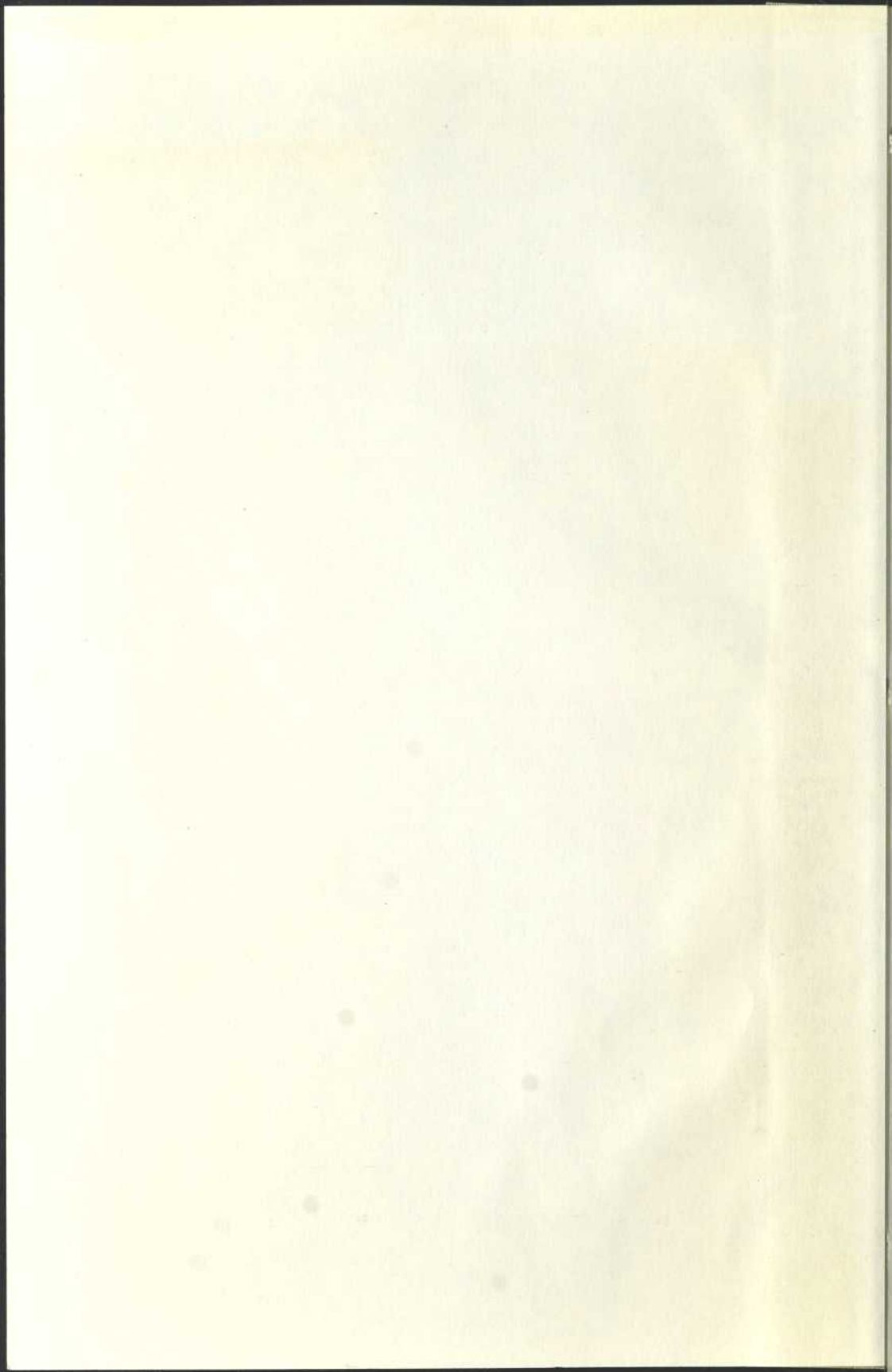


261.21
B6875
1931



Bibliothèque Nationale du Québec



Catholicisme



LE CHRIST PROTÈGE L'OUVRIER !

ÉDITIONS

DE

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

MONTRÉAL

Contre

Le Bolchevisme nous menace.

Il faut le montrer sous son vrai visage et empêcher
qu'il ne s'impose par le mensonge.

AIDEZ-NOUS DANS
NOTRE CAMPAGNE

Tracts

Affiches

Brochures

Plaquettes

Conférences

HX
56
1356



École Sociale Populaire

1961, rue Rachel Est

Montréal

Bolchevisme et Catholicisme

SOMMAIRE

LE BOLCHEVISME.....	Abbé Aimé Boileau
FRUITS DU BOLCHEVISME.....	R. P. L. Gauthier, c. s. v.
LES OUVRIERS EN RUSSIE.....	R. P. de Léry, s. J.
L'ÉGLISE ET LES TRAVAILLEURS.....	R. P. Archambault, s. J.
L'ŒUVRE DE NOS CONGRÉGATIONS.....	J.-P. A.

Le Bolchevisme

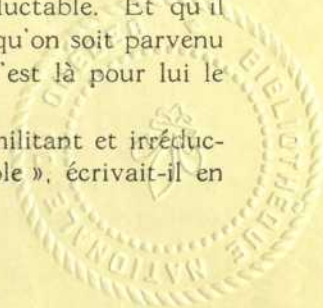


NOUS appelons bolchevisme cette institution politique, sociale et économique qui a été mise sur pied en Russie après un coup d'État, fin d'octobre 1917, suscité par Lénine et Trotsky, renversant Kérénsky, lequel avait pris le pouvoir dictatorial à la suite de la révolution de février de la même année contre le tzar Nicolas II. Nous ne nous arrêterons pas au sens étymologique du mot, pour nous attacher à la doctrine qu'il comporte.

Le bolchevisme est l'application la plus brutale possible de la théorie de Karl Marx sur le « capital » et sa fonction sociale.

Karl Marx est le père des révolutions sociales en ce sens qu'il a formellement établi que la lutte de classe était non seulement une nécessité pour supprimer les malaises sociaux, mais qu'elle était un fait historique inéluctable. Et qu'il fallait à tout prix l'entretenir jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'égalité parfaite entre les hommes. C'est là pour lui le but suprême des efforts de l'humanité.

Karl Marx est le père de l'athéisme militant et irréductible « La religion est l'opium du peuple », écrivait-il en 1844.



Au lieu de voir en elle un véritable fait historique, cette fois, et une imposante école de respect pour le droit et la justice, il essaie de la rapetisser à l'état de modératrice hypocrite contre les aspirations populaires. « La suppression de la religion, dit-il, comme bonheur illusoire du peuple est la revendication de son bonheur réel. L'invitation à abandonner les illusions sur sa situation, c'est l'invitation à abandonner une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc en germe, la critique de la « Vallée des larmes » dont la religion est l'aspect sacré. »

Voilà comment cet homme défigure la grande institution divine, qui a émancipé les peuples en semant les idées généreuses de liberté, de justice, d'égalité, de fraternité, de charité, qu'il exploite maintenant contre elle, en essayant de la confiner au rôle de prêchese de soumission en face des opprimés.

On aura pu répondre à ce Juif myope, ce que Brunetière disait à Georges Renard, lors d'une controverse mémorable: « Dans la mesure où le socialisme est l'ardente sympathie pour les humbles, *misericordia super turbas*; dans la mesure où ce qu'il s'efforce de réduire aux moindres des conséquences qu'elle engendre, c'est l'inégalité des conditions des hommes; dans la mesure enfin où son idéal est un idéal de justice à réaliser sur la terre, je ne crains pas de dire que l'Évangile en est plein. Une preuve en est que le socialisme, entendu de la sorte, n'a jeté lui-même de racines profondes et ne s'est développé qu'en terre chrétienne, aux époques et dans les civilisations renouvelées ou régénérées par l'esprit de l'Évangile... Les idées de « liberté », d'« égalité », de « fraternité », qui sont pour ainsi parler la base morale de tout socialisme, ne sont nées à l'existence qu'avec le christianisme. »

« Mais Marx a parlé et les disciples bolchevistes se sont affirmés dès l'origine les plus obstinés des « sans-Dieu ».

Karl Marx est le père de l'idée de centralisation de toute propriété, foncière, industrielle, commerciale et financière, entre les mains d'une administration de « statisticiens » formant un État, que les Russes ont appelé un « Soviet » ou un Conseil économique.



Et maintenant, peuples de travailleurs, travailleurs intellectuels, travailleurs techniciens, travailleurs de la terre, travailleurs de l'usine, travailleurs du commerce, travailleurs de la finance, vous voilà *libres!*

On ne convoitera plus votre bien, vous êtes dépouillés de tout.

Vous ne serez plus opprimés par la concurrence, ni par la nécessité de faire votre trouée, vous êtes tous des salariés.

Vous n'avez plus à vous inquiéter si vous mangerez demain, vous êtes les enfants choyés de la Providence-État.

Ah! c'est ici que la théorie simpliste de l'égalité, de l'insouciance et de la sécurité, fabriquée par la puissance absolue et tyrannique de l'État devient une macabre comédie et qu'elle mérite bien qu'on lui attribue la forte expression de Guizot: « Une chimère planant sur des ruines. »

* * *

Cet État dont on tâche d'adoucir les traits en lui donnant l'aspect d'une mère-nourricière, savez-vous qu'il prenait sous les yeux même de Proudhon la forme du « Spectre rouge de César » ?

Savez-vous qu'il concentre en lui-même toutes les puissances: la richesse, l'armée, la police, le tribunal, le bagne et l'échafaud ?

Savez-vous que cette machine formidable est mue par un petit groupe d'individus qui manie la masse comme un troupeau d'esclaves ?

« Du moins, nous serons nourris », pensera peut-être quelqu'un.

Mais les esclaves étaient nourris! Ce qui n'empêche qu'ils considéraient à bon droit leur joug comme intolérable.

Savez-vous que cette forme de gouvernement est fort ancienne et qu'elle synthétise l'exécrable autorité des sultans de Turquie, des Rajahs des Indes et des Pharaons d'Égypte ?

Et savez-vous enfin que, pour tempérer le pouvoir despotique d'un État souverain comme celui-là, il n'y a que la reconnaissance juridique et la libre pratique du droit de propriété pour les individus qui le composent ?

Proudhon reconnaît cet axiome et il l'a défendu avec acharnement contre les socialistes de son temps.

« L'État, dit-il, constitué de la manière la plus rationnelle, la plus libérale, animé des intentions les plus justes, n'en est pas moins une puissance énorme, capable de tout écraser autour d'elle, si on ne lui donne un *contrepois*.

« Ce contrepois, que peut-il être ?

« L'État tire toute sa puissance de l'adhésion des citoyens. L'État est la réunion des intérêts généraux appuyée par la volonté générale et servie au besoin par le concours de toutes les forces individuelles.

« Où trouver une puissance capable de contrebalancer cette puissance formidable de l'État ? Il n'y en a pas d'autre que la *propriété*!

« Prenez la somme des forces propriétaires, vous aurez une puissance égale à celle de l'État. »

Ne l'oublions pas. Ce qui fait la vraie liberté d'un citoyen, c'est la libération du despotisme de ceux qui le gouvernent.

Et l'arme dont il a besoin pour parvenir à cette fin, ce n'est pas une bombe, ce n'est pas une carabine, on désarme vite des insurgés. Mais c'est la propriété, elle revêt le citoyen d'une indépendance qui lui donne nécessairement voix dans les conseils publics.

* * *

« Que le socialisme soit l'esclavagisme, écrit Faguet, plus j'y songe, plus je trouve que c'en est la définition exacte et que le mot n'a rien d'exagéré. »

Qu'avons-nous, en effet, dans la société bolcheviste ? Une armée d'hommes qui travaillent sous la surveillance d'une armée d'hommes qui les regardent faire.

On n'a pas voulu du patron, on a la sentinelle, l'arme au poing, prête à exercer son exécration autorité.

On a voulu se substituer au patronat, croyez-vous qu'on n'aura pas le désir de se substituer à la sentinelle ?

On a prétendu que le patron était un parasite, il est à craindre que la sentinelle ne soit à bon droit considérée comme improductive et qu'elle ne devienne le nouvel ennemi.

« Quand je songe, dit l'auteur précité, que les socialistes affirment que le socialisme, établissant l'égalité, supprimera une des maladies et un des tourments des hommes : l'*ambition!*



LÉNINE, LE PÈRE DU BOLCHEVISME

« Mais l'ambition sera furieuse en régime collectiviste! Tous les ouvriers voudront être chefs de travail, toute la plèbe voudra entrer dans cette aristocratie et l'on pourrait dire dans cette féodalité qui sera la bureaucratie, et l'envie et la haine, provenant de l'ambition déçue, seront atroces.

« Je ne vois pas dans toute l'histoire des peuples aristocratiques une aristocratie plus nette, plus accusée et plus capable de

devenir despotique et plus susceptible d'être furieusement haïe, assez justement du reste, que la classe aristocratique que le régime collectiviste établirait et serait parfaitement forcé d'établir.

« Voilà l'égalité collectiviste, voilà comment le collectivisme détruirait l'inégalité et comment, en détruisant l'inégalité, il établirait la concorde et l'amour parmi les hommes! »

C'est la conséquence inévitable, le bolchevisme pour réussir doit suivre la méthode du « rouleau à vapeur », il doit fouler, niveler, et, si d'es obstacles résistent, les briser et les écraser comme des fétus de paille. L'individu ne doit pas compter, le groupement familial doit disparaître, les oligarchies s'anéantir.

La liberté de parole, la liberté de presse, la liberté d'assemblée, ne peuvent plus exister.

Le profit matériel de l'effort individuel, des dévouements, des initiatives, des talents individuels doit s'évanouir.

Il ne reste plus, comme soupape à l'ambition humaine, que la lutte pour le pouvoir et quand il est occupé, la place est formidablement défendue. La porte n'est pas haute, ni large, et elle a l'aspect d'une trappe vissée. Il ne restera donc plus, pour les victimes de l'insuccès, qu'à haïr et à travailler en jurant.

* * *

Comment combattrons-nous victorieusement cette doctrine, qui tient déjà un peuple dans l'asservissement et qui menace d'accaparer la mentalité ouvrière de tous les pays ?

Il faudrait ici rappeler ce qu'ont dit les Papes relativement à l'action sociale et s'y vouer avec énergie.

Nous avons dans la doctrine sociale catholique tout ce qu'il faut pour rendre justice aux récriminations populaires. Qu'attendent donc tous les catholiques qui forment la majorité de cette province pour observer en fils soumis et prévoyants les directives pontificales ?

Nous voulons annihiler le travail néfaste des ennemis de l'Église et de l'ordre social ? Le meilleur moyen est de faire œuvre constructive et d'occuper la place de ceux qui s'intitulent audacieusement les amis et protecteurs du peuple des travailleurs.

Reybaud disait déjà en 1845 : « L'association ouvrière peut tout faire », et Faguet ajoute qu'une chose certaine, « c'est qu'elle peut réaliser la plupart au moins des rêves les plus hardis du socialisme, sans tomber dans aucun des inconvénients qu'il présente ».

Proudhon lui-même, tout socialiste qu'il était, le reconnaissait : « De toutes les forces économiques, la plus grande, la plus sacrée, celle qui aux combinaisons du travail réunit toutes les conceptions de l'esprit et les justifications de la conscience, c'est la mutualité... Seule la mutualité est inoffensive et invincible. »

Le groupement ouvrier et agricole travaillant chacun dans sa sphère, grâce à de multiples institutions, pour parer à tous les risques et à tous les besoins des travailleurs, pour lutter avec fermeté mais avec calme contre toute exigence injuste ou aveugle, c'est d'après tous les hommes qui se

sont occupés de cette troublante question le seul moyen de résoudre le problème social ou du moins de lui enlever ce qu'il a d'irritant, de douloureux, de pitoyable et d'antichrétien.

J'ai cherché dans les œuvres de nos sociologues modernes les moyens de combattre l'emprise du socialisme dans les différents pays, je n'ai pu relever un seul autre moyen que celui-là, à savoir: le syndicalisme ouvrier.

En Italie, Mussolini a chassé les fauteurs du socialisme, mais il n'aurait pas cru avoir réalisé son œuvre d'épuration sociale s'il n'avait institué immédiatement de fortes et complètes organisations ouvrières.



L'ŒUVRE LIBÉRATRICE DE KARL MARX !

La Belgique serait depuis longtemps sous la domination socialiste si les catholiques sociaux ne s'étaient jetés avec zèle au travail d'organiser des groupements professionnels chrétiens.

Ce qui fait la force des catholiques allemands et ce qui leur a permis de conserver cette parfaite unité dans le domaine politique, c'est qu'à la suite de Mgr Ketteler ils sont allés au peuple, l'ont organisé, protégé, défendu et ont mérité, par cette sollicitude constante à l'égard des intérêts matériels de la masse, la confiance et le support de tous leurs coreligionnaires.

Parlant de « nos responsabilités sociales », le R. P. Muller, S. J., fait une invitation pressante à l'action sociale et c'est par elle que je terminerai.

« Pour la grande majorité des travailleurs, dit-il, les conditions économiques et sociales dans lesquelles se déroule leur existence, sont telles, qu'il leur est en quelque sorte, humainement parlant, impossible d'opérer leur salut.

« L'éducation de la jeunesse ouvrière est ou totalement négligée, ou abandonnée à des maîtres sans foi qui s'appliquent à la pervertir:

« De l'usine, de la rue, du foyer même, ne lui viennent souvent que les pires leçons et les plus dangereux exemples.

« Mille efforts se prodiguent inlassablement à détruire dans l'âme de l'ouvrier, les derniers restes d'une foi déjà si profondément ravagée.

« De *faux bergers* se sont substitués aux guides naturels qui ont déserté leur poste, et se font les docteurs de la haine et les apôtres de la révolte contre Dieu et les hommes.

« Seules les classes supérieures sont en état de porter au peuple l'aide sans laquelle il lui est impossible de se régénérer. »

La situation, évidemment, n'est pas aussi sombre dans notre pays, en particulier dans notre province. Elle empire cependant de jour en jour. Il est nécessaire qu'on s'en occupe plus sérieusement que jamais.

Aimé BOILEAU, ptre

Directeur des Œuvres sociales de Montréal

Les Fruits du bolchevisme



LE MARTYRE DES ENFANTS
RUSSES



Le spectacle des misères physiques endurées par la jeunesse russe est terrifiant. Laissés sur le grand chemin par les parents trop pauvres, d'une part, arrachés par l'État à la salutaire influence de la famille, d'autre part, les enfants abandonnés et souffreteux étaient au nombre de 7,800,000 en 1927; en 1928 ils se chiffraient à 8,000,000. Et d'après Lounatcharski le chiffre exact serait de 9,000,000, dont 5,800,000 vivent dans les forêts la majeure partie de l'année¹.

Déguenillés, amaigris, les yeux hagards, les enfants russes s'en vont à travers les campagnes, exposés au froid, à la chaleur, à la pluie ou à la neige. Personne ne leur donne asile ou nourriture. Ils vivent comme ils peuvent des bénéfices du vol et des produits du vice. La faim les affaiblit, la fièvre les brûle, la vermine les dévore. Toutes les maladies les guettent depuis les plus douloureuses jusqu'aux plus honteuses. Et pour se guérir et obtenir un peu de soulagement, ils n'ont pas d'autre refuge que les misérables chambres des hôpitaux improvisés où ils sont jetés par centaine, en tas, avec les haillons qu'ils portent, et là, dans ces taudis où circule un air vicié, sans médecin pour les panser, sans cornette blanche pour les veiller, sans parents pour les consoler, sans prêtre pour les éclairer, ils assistent à leur propre fin. Et ils n'ont pour bercer leur douleur que les délires des typhiques, les cris des affamés, le râle des agonisants et le spectre des morts. Et dans cet enfer l'état des vivants est tel que les cadavres servent d'oreillers aux moribonds

1. Tous les faits contenus dans cet article sont tirés de documents soviétiques

et de tables pour manger du pain. Pour ajouter à cette pénible situation, on va jusqu'à leur offrir de la chair humaine.

Beaucoup de ces pauvres petits êtres sont contaminés par la tuberculose, la typhoïde et le choléra. Ils n'ont pas d'autre ambition que celle de vivre en pleine liberté. Ils voyagent par bandes qui varient entre 10,000 et 100,000, couchent à la belle étoile, glissent leur corps amaigri dans des bâtisses en ruine, derrière les tas de charbon, dorment sans scrupule dans des marmites d'asphalte. A l'approche du printemps, ils se dirigent vers les montagnes, voyagent par fraude sous les wagons, risquant sans cesse de tomber sous les roues.

En face des clameurs du monde civilisé, les autorités russes ont essayé de tromper les nations par l'établissement des « maisons d'enfants ». Mais l'enfer des petits n'a fait que changer d'endroit. La *Prauda* nous donne une description de ce paradis terrestre: « De petites chambres remplies de lits où des torchons tiennent lieu de linge, deux enfants dans chaque couchette, des matelas faits avec de la paille pourrie, pas de lavabos, pas de bains, une malpropreté repoussante pire que dans les bâtiments où les animaux reposent. »

Les enfants russes souffrent de ne pouvoir s'instruire. Après des années de gouvernement (1917-31), les Soviets n'ont rien fait pour faire disparaître la plaie hideuse des illettrés puisqu'il y en a encore 75 millions. De nouvelles générations d'ignorants se préparent. L'instruction publique n'appartient qu'aux communistes et aux richards juifs. Les raisons précises de l'échec soviétique en matière scolaire viennent:

1° De la difficulté de former des maîtres. Leur situation est pénible et tragique et rendue plus difficile parce qu'ils sont des propagandistes de l'armée rouge; 2° une autre raison de la banqueroute, c'est que l'enseignement a pour base des principes communistes et un but absolument politique par un enseignement totalement abstrait.

L'école russe apparaît à l'enfant dénudée de charité et de justice. Ce n'est plus un sanctuaire, c'est une prison.

A la place du crucifix, on accroche le portrait de Lénine, Au lieu de sentences qui enguirlandent les classes avec des mots de paix, on écrit des sentences révolutionnaires qui entretiennent les sentiments de haine et font penser à la guerre. A l'école russe, on enseigne un peu de science et pas de religion, on supprime les langues vivantes, l'arithmétique et la littérature, on enseigne un peu de géographie et d'histoire, mais la géographie et l'histoire aux époques révolutionnaires.



ENFANTS ABANDONNÉS ARRÊTÉS DANS UNE RAFLE

On fait étudier la vie de Lénine et de Trotsky, mais surtout la doctrine du communisme qui, selon Lénine, doit être « le catéchisme intégral de la jeunesse rouge ».

Aussi l'enfant russe ne respecte rien. Il casse les vitres parce que ça brille, lance des pierres au maître parce que c'est nouveau, le tue parce que c'est révolutionnaire.

Ajoutez à cela l'insalubrité des locaux d'occasion: classes-taudis, sans hygiène, sombres et froides, pleines de poussière et de suie, murs décrépis et fenêtres pleines de fentes, décorés de gravures ignobles.

Aussi la santé des écoliers est affreusement délabrée: 85% sont anémiques, 75% tuberculeux, 40% souffrent de déviation de l'épine dorsale.

Dès lors il est facile de comprendre que la jeunesse déserte l'école pour aller n'importe où et faire connaissance avec des individus suspects pour augmenter la troupe des criminels, des débauchés et des bandits rendus plus dangereux par leur ignorance complète.

L'ignorance est donc le résultat de ce système; à l'école l'enfant n'apprend rien, de plus sa conscience est violée, son esprit et son âme empoisonnés par les conceptions communistes.

Les raisons des misères morales de la jeunesse de Russie, nous les trouvons dans la dissolution de la famille par le divorce (100,000 par année), les désordres de l'union libre et la destruction du prestige religieux du père et de la mère pour permettre à un nouveau mysticisme de s'infiltrer dans les âmes.

De ce malheureux état de choses sont nés deux groupes d'enfants, les uns issus de parents connus, mais à qui on les a ravis pour qu'ils ignorent à jamais l'esprit familial qu'est l'œuvre du christianisme; les autres venus de parents inconnus, engendrés dans la débauche et dans les horreurs de l'union libre et qui portent dans le fond de leur cœur les réserves cachées, mais certaines, des vices les plus honteux.

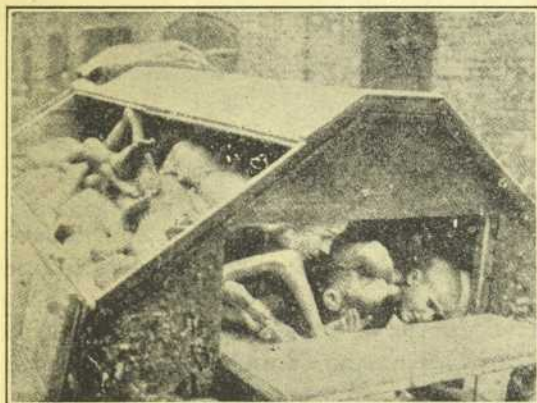
Les premiers se distinguent par leur mépris de l'autorité, la haine de la bourgeoisie et un goût insurpassé pour la révolution; les seconds sont les victimes toutes trouvées de l'intempérance à tous les degrés et les instruments dociles des passions les plus basses et des instincts dépravés de la bête.

La dictature bolchevique a voulu, afin d'aller plus vite, empoisonner la jeunesse par une colossale campagne de libertinage. Aussi les fruits gâtés de cette semence empoisonnée n'ont pas tardé à jeter l'inquiétude dans cet immense pays.

A dix ans, l'enfant russe porte au front les rides précoces du vice qui flétrit sa vie. Le crime, si horrible soit-il, ne le trouble pas; pour lui voler est un art, tuer est un acte ordinaire, comme à l'époque de la guerre civile. L'enfant russe fume, vole, prise la cocaïne, boit l'éther, vend ses camarades, les assomme ou les tue.

En 1924, sur le territoire de l'U. R. S. S. à l'exclusion de Moscou, au cours de l'année, les enfants ont commis 2,952 crimes, répartis entre le vol, les incendies, les assassinats, les mutilations, etc. Et tout cela est l'œuvre des enfants âgés de dix à seize ans. Cette tendance au crime

est formidablement augmentée par l'usage des stupéfiants car presque tous, de 40% à 90%, sont les victimes de toutes les formes de narcomanie. La plupart des fillettes vivent de prostitution, se vendant pour avoir de la cocaïne; à dix ans elles sont à l'affût, à quatorze ans elles deviennent



CADAVRES D'ENFANTS MORTS DE FAIM

des professionnelles. A Moscou, en 1928, une de ces femmes-enfants, âgée de quinze ans, déclarait la rage au cœur avoir assassiné son père, étranglé sa mère, prisé de la cocaïne et connu la prostitution depuis trois ans.

Aussi la jeunesse de Russie porte les terribles stigmates du vice par ces maladies honteuses que les bêtes n'ont pas. Sur 5 millions d'enfants soignés par le Commissariat, 2,900,000 durent être enfermés dans les maisons de santé. Et les autres ne valent guère mieux.

Les journaux russes: *Pravda*, *Troud*, *Izvestia*, dans les derniers mois de l'année 1930, prouvent par des chiffres que le gouvernement des Soviets n'est pas de taille à vaincre le mal.

Nous avons donc bien le droit de dire que le soviétisme est l'école du crime et que l'immense majorité des enfants seront à tout jamais contaminés par le vice, souillés moralement et physiquement; avec angoisse nous avons le droit de nous demander ce que vont devenir ces milliers et ces milliers d'enfants qui ont grandi et qui actuellement entrent dans la vie après une jeunesse livrée à la dépravation et à la débauche.

Lorenzo GAUTHIER, C. S. V.

Les Ouvriers en Russie soviétique



« Les Russes travaillent et nous chômons. »

Je ramasse en cette formule concise l'objection courante.

Les Russes travaillent beaucoup trop même, à leur goût, et tandis que nos gens se croisent les bras, là-bas chaque ouvrier est rivé à sa tâche.

L'ouvrier russe n'a pas le droit de refuser le travail imposé. Il n'a pas le droit de quitter son labeur. Il n'a pas le droit de changer d'occupation.

C'est l'État qui lui fixe son genre de travail et l'usine où il sera engagé. C'est l'État qui lui assigne son lieu de résidence et le logement qu'il devra habiter. C'est l'État qui se charge de le transférer d'une place à l'autre à sa guise. Ainsi le veut le Décret du Conseil des Commissaires du peuple, publié le 17 décembre dans la *Pravda*, organe du Parti communiste russe. Ainsi le veut l'Arrêté du Commissariat du travail, paru le 29 décembre dans les *Izvestias*, journal officiel du Gouvernement soviétique.

Et cette législation ne reste pas lettre morte. Le 12 février dernier paraissait l'avis suivant: « Toutes les administrations, usines ou autres entreprises de l'État, celles-là exceptées qui fabriquent des machines agricoles, doivent dans les trois jours dresser la liste de leurs ouvriers agricoles et en mettre 60% à la disposition de l'État, pour les semailles du printemps. » La masse ouvrière est devenue un bétail humain que l'on transporte selon les exigences du moment et les caprices des dictateurs.

L'ouvrier a-t-il droit de recours contre l'État? Non. Ni le Décret ni l'Arrêté ne contiennent de dispositions de ce genre. La décision de l'État est sans appel. L'État-patron fait la loi. Il interprète la loi. Il est la loi.

L'ouvrier se mettra-t-il en grève? L'article 172 du Code du travail le lui défend.

Invoquera-t-il l'aide des syndicats? Le rôle des syndicats, nous dit l'article 157 du même Code, c'est d'inten-

sifier le travail. Dominés par le Parti communiste, dont les membres constituent jusqu'à 100% des chefs, les syndicats ne sont plus une arme de défense pour l'ouvrier, mais une arme d'oppression contre l'ouvrier. Mais alors il n'y a plus de liberté en Russie? « La liberté, proclamait Lénine, c'est une invention de la bourgeoisie! »

L'État s'introduit au foyer. Mais peut-on parler encore de foyer en Russie? Il arrache aux parents leurs enfants et les applique à la besogne de son choix. Dans cette société soi-disant anticapitaliste, antipropriétaire, l'enfance est devenue du capital humain, propriété de l'État. Le 10 janvier dernier, la *Pravda* du Komsomol, organe de la jeunesse communiste, nous apprenait que le Commissariat de l'Instruction publique venait de céder par contrat et pour un an au Commissariat de l'Agriculture, tous les enfants des travailleurs, c'est-à-dire 14,000,000. Ils seront occupés à d'importants travaux agricoles. Comme récompense, ils recevront une meilleure éducation communiste. Le projet initial prévoyait l'obligation de nourrir les enfants. On a biffé cette clause du texte définitif.

Quant à la femme mariée, on tolère qu'elle suive son époux, si elle le désire. Car elle peut à tout instant divorcer sans alléguer de motifs, sur une simple déclaration, gratuitement.

Si l'ouvrier accepte ces conditions, on lui donne des cartes, des bons qu'il pourra échanger pour du pain noir, quelques bouchées de viande, des vêtements, un peu de tout ce dont il a besoin, à condition que les magasins de l'État ne soient pas vides. Ainsi chaque Russe, pourvu d'un bon de viande, a droit à deux livres de viande par mois, mais la *Pravda* du 7 janvier nous apprenait que les centres n'avaient reçu que le quart de l'approvisionnement prévu par le plan quinquennal. Chacun aura donc mangé non pas deux livres, mais une demi-livre de viande par mois.

L'ouvrier refuse-t-il ces conditions? On le chasse, et le voilà condamné à mourir de faim. Où trouver de l'emploi et, partant, du pain? L'État est l'unique patron.

L'État renvoie qui il veut. Le 2 mars dernier, la Presse Associée nous apprenait que le Gouvernement soviétique,

procédant à un nettoyage, venait de remercier d'un seul coup 138,000 employés civils pour incompétence, bureaucratie, insubordination. Selon la loi, ils sont rayés des contrôles pour une durée allant jusqu'à six mois, pendant lesquels ils devront vivre de l'air du temps. La charité est interdite. Les caisses de chômage, alimentées jadis par l'argent des ouvriers, ont été supprimées et volées par l'État au mois d'août dernier.

L'ouvrier va-t-il se révolter ? On l'envoie au bagne. Il existe en Sibérie et dans le nord de la Russie des camps de concentration, où achèvent de mourir les prisonniers politiques : évêques, prêtres, intellectuels, ouvriers plus économes ou plus adroits, paysans coupables d'avoir possédé quelques bestiaux. On nie encore ces faits. Il faut se rendre à l'évidence. J'ai entre les mains toute une documentation recueillie à Genève. J'y lis les témoignages assermentés de capitaines de vaisseaux anglais et norvégiens, qui sont allés charger du bois dans ces régions. J'y lis les témoignages assermentés de prisonniers, échappés à fond de cale en Angleterre ou évadés en Pologne et en Finlande. Vous n'ajoutez pas foi à la parole des hommes ? Croyez à la



VERS LE BAGNE

voix des choses. Écoutez le bois qui parle. Quelques détenus, avant de mourir, avec leur hache, leur couteau ou leurs ongles, ont gravé leurs misères sur des troncs de bois. L'un de ces troncs a été déchargé avec la cargaison d'un bateau danois à New-York, au mois d'août dernier. Une autre souche, par voie de notre fleuve et de nos chemins de fer, s'est rendue jusqu'à la papeterie de la Compagnie Internationale de Piercefield, N.-Y. Le morceau de bois a été scié et exposé à la devanture d'un magasin de l'endroit. Le *Herald* et le *Times* de New-York ont relaté ces faits.

Et que disent ces témoignages ? Le travail s'exécute sous la menace des fusils. Il dure de douze à quatorze heures par jour. La nourriture, c'est du pain noir ; le breuvage, de l'eau chaude ; les logements, des baraques ; les vêtements, des guénilles. Chacun a sa tâche. S'il ne parvient à l'accomplir, on allonge les heures de travail, on diminue la ration de pain. Les membres gèlent, les visages sont hâves, les corps couverts de plaies. Combien sont-ils ? Dans l'été de 1929, à Solovietzky, en un seul endroit, il y avait 30,000 déportés ; sur la rive gauche du fleuve Louza, au mois d'août dernier, 60,000 forçats ; la souche portait en caractères irrécusables le mot *millions* au pluriel. Quand ils meurent, on les couche dans des fosses creusées d'avance, quelques pelletées de terre, c'est tout.

Les Russes travaillent et nous chômons, mais nos chômeurs sont mieux que les travailleurs russes. Le communisme voulait abolir l'inégalité du bonheur, il réalise l'égalité dans le malheur. Ils exportent, mais ils meurent de faim et sont réduits à l'esclavage. Que n'a-t-on pas fait jadis grâce au servage ? Bâties par des esclaves, les Pyramides d'Égypte défient les siècles depuis quatre mille ans. Léon XIII et tant d'autres l'avaient prédit : tyrannie, anarchie, voilà les deux pôles entre lesquels oscille fatalement le communisme. Il détruit le levier de l'intérêt. Laisse-t-il la liberté ? C'est l'anarchie, la misère, la famine, comme en 1921, quand 10,000,000 de Russes sont morts de faim. Supprime-t-il l'anarchie ? C'est la tyrannie, la violence, l'esclavage.

Louis DE LÉRY, S. J.



L'Église et les travailleurs



QUEL contraste saisissant si, aux faits que nous venons de lire nous opposons l'action de l'Église en faveur des travailleurs.

Cette action commence avec son fondateur Jésus-Christ.

N'a-t-il pas appelé les ouvriers « d'autres lui-même » ? N'a-t-il pas ramené l'interrogatoire du jugement dernier à cette unique question : « Vous êtes-vous occupé de moi en la personne des plus petits d'entre mes frères ? Les avez-vous aidés à vivre, à se loger, à se vêtir ? Oui ? Entrez dans la gloire. Si non ? Retirez-vous de moi. »

Et, prêchant d'exemple autant que de parole, il n'a voulu être lui-même qu'un humble ouvrier, simple charron de village.

Aussi l'Église s'est-elle efforcée dès ses origines de redresser l'opinion courante sur la valeur des hommes, de faire tomber cette barrière élevée entre le riche et le pauvre.

Écoutons son enseignement. Il tient en deux propositions principales

Tous ont une âme.

Tous sont frères de Notre-Seigneur.

Aucun, par conséquent — ni l'adulte sur l'enfant, ni le père sur le fils, ni l'employeur sur l'employé, ni le vainqueur sur le vaincu — ne peut réclamer un droit de disposition ; aucun ne peut exploiter ou opprimer son semblable.

Chacun au contraire doit être respecté dans son corps et dans son âme, encouragé dans son ascension vers

les hautes destinées où Dieu l'appelle, aidé même dans ses efforts pour obtenir ici-bas un certain bien-être matériel.

Cette doctrine, l'Église non seulement l'a proclamée, mais elle l'a sans cesse défendue contre les assauts des ploutocrates. Raconter ses luttes nous mènerait trop loin. Il faudrait nous arrêter à chaque page de son histoire.

Regardons simplement ce qui s'est passé de nos jours. Prisonnier du machinisme qui imposait partout son règne, l'ouvrier était retombé de nouveau sous un joug de fer. L'industrie l'exploitait à merci. Aucune association ne lui permettait de se défendre.

Qui se consacra à la rude tâche de renverser ce régime barbare ?

Des catholiques. Ils se levèrent peu à peu en différents pays, et forts de la doctrine de l'Église plaidèrent la cause de l'ouvrier.

Être humain comme le riche, doué comme lui d'une âme immortelle, il avait droit à un traitement raisonnable. Son travail n'était pas une simple *marchandise*, mais quelque chose de lui-même où passaient son âme et l'âme de ses enfants. Ainsi devait-il être considéré et rémunéré.

Une grande voix allait appuyer ces revendications et les faire triompher. Nous l'avons rappelé le mois dernier : Léon XIII, dans sa fameuse encyclique *Rerum Novarum*, s'éleva vigoureusement contre la « situation d'infortune et de misère imméritée » où se trouvaient placés la plupart des travailleurs. Et il indiqua aux gouvernants et aux patrons le grave devoir d'y mettre fin.

Voilà pour la doctrine.

Les œuvres ne sont pas moins admirables.



LE GRAND APÔTRE EN FRANCE
DES JARDINS OUVRIERS



Ernst Zimmermann

JÉSUS SOULAGE
LES MISÈRES DE
LA VIE

VENEZ A MOI, VOUS TOUS QUI ÊTES FATIGUÉS ET PLOYEZ SOUS LE FARDEAU, ET JE VOUS SOULAGERAI. PRENEZ SUR VOUS MON JOUG ET RECEVEZ MES LEÇONS CAR JE SUIS DOUX ET HUMBLE DE CŒUR; ET VOUS TROUVEREZ LE REPOS DE VOS ÂMES. CAR MON JOUG EST DOUX ET MON FARDEAU LÉGER. (Matth., xii, 20-30)

Je lisais dernièrement une liste des initiatives accomplies en France au profit de l'ouvrier dans le dernier quart de siècle. Sait-on que les principales viennent toutes de catholiques ?

Voyons plutôt :

Quel est l'industriel qui, le premier, a organisé son usine corporativement, avec conseil d'usine, salaire familial, retraites ?

— Un catholique, Léon Harmel, au Val-des-Bois.

A qui sont dus la plupart des syndicats agricoles ?

— A des catholiques, MM. de Gailhard-Bancel, Milcent, etc.

Quel fut le créateur, en France, des Caisses rurales de crédit ?

— Un catholique, M. Louis Durand, de Lyon.

Qui a fondé les Jardins ouvriers et les propage en France ?

— L'abbé Lemire et des catholiques: Mme Hervieu, le Dr Lancry, le P. Volpette, s. J.

Qui a lancé le premier projet de loi sur les Syndicats ouvriers ?

— Un catholique, Albert de Mun.

Qui a déposé l'un des premiers projets de loi sur les Retraites ouvrières ?

— Un évêque-député, Mgr Freppel et un catholique, M. de Ramel.

Quel est le promoteur de la loi sur le Bien de famille insaisissable ?

— L'abbé Lemire.

Qui a fait triompher les lois contre les abus du travail à domicile et sur la durée du travail journalier des employés ?

— Albert de Mun.

Qui s'est élevé contre le travail de nuit des boulangers ?

— Mgr Amette, archevêque de Paris, et les groupes de l'Association catholique de la Jeunesse française.

Quel fut le principal artisan de la loi Ribot, sur les habitations à bon marché ?

— Un catholique, M. Lardeur-Becquerel.

Qui a créé les allocations familiales et réalisé la première Caisse de compensation ?

— Un industriel catholique, M. Romanet, suivi par des milliers de patrons ou chefs d'entreprises.

Et il en est ainsi dans un grand nombre de pays. En Belgique, par exemple, le gouvernement catholique s'est distingué entre tous par sa bienfaisante législation sociale. En Allemagne, en Autriche, en Hongrie, ce sont des catholiques, des prêtres mêmes qui ont dirigé, dans ces dernières années, le ministère du Travail et amélioré par leurs lois progressives la condition des travailleurs. Au Canada enfin, n'est-ce pas à nos évêques que nous devons nos syndicats catholiques et tous les bienfaits qui en découlent pour la classe ouvrière ?

Œuvres sociales. Œuvres de charité aussi. Combien sont nombreuses celles que l'Église a accomplies, grâce en grande partie à ses communautés religieuses.

« Elle a des remèdes pour toutes les misères, écrivait récemment un publiciste¹. Autrefois, elle avait fondé léproseries, lazarets, crèches, Hôtels-Dieu... organisé les visites aux malades et aux prisonniers et des œuvres pour la rédemption des captifs... De nos jours, ces œuvres de charité ont atteint une extension, un degré de perfection, de « spécialisation » qui n'avait pas encore été atteint. Nulle plaie des pauvres humains qui n'ait trouvé son baume: enfants abandonnés, tarés, vicieux; infirmes, éclopés, incurables de toutes sortes, cancéreux et ladres; vieillards; blessés; mourants; prisonniers; condamnés; ouvriers atteints par le chômage ou la maladie, ou dont le foyer est privé des soins de la mère; mendiants avilis par la paresse et la misère quémandeuse; jeunes filles isolées, exposées, épuisées; pauvres avoués et pauvres honteux... tous ont trouvé leurs Samaritains. L'ingéniosité de son activité compatissante a grandi avec les misères. Elle est toujours là, comme une mère, d'autant plus attentive que son enfant est plus malade. »

N'allons pas dire que ce tableau est idéalisé ou tracé pour d'autres pays que le nôtre.

1. P. CROIZIER, *L'Église et les Travailleurs*, p. 32.

Le Canada, le Canada français surtout, est un enfant gâté de l'Église. Elle a veillé, telle une mère, sur son berceau. Elle a guidé ses premiers pas. Elle l'a nourri du sang de ses missionnaires. Elle a soutenu sa robuste croissance de ses œuvres multiples.

« Dès la fondation de la Nouvelle-France, disait le juge Dorion à la Semaine sociale de Chicoutimi, on y a vu surgir une œuvre de bienfaisance, qui est devenue un service public en la cité. A peine le petit fort de Québec comptait-il quelques maisons que déjà deux hôpitaux y étaient fondés par les religieuses Hospitalières, qui les dirigent encore. Ces maisons, considérables pour le temps, sont devenues de grands monastères; les Hôtels-Dieu et les hôpitaux se sont multipliés dans nos villes; ils ont ouvert leurs portes aux cliniques des facultés de médecine; ils se sont adaptés aux besoins de l'hygiène et de la médecine modernes. Ces refuges de la souffrance, que seul le dévouement des femmes pouvait maintenir et diriger, se sont multipliés dans toute la



LES SŒURS DE LA CHARITÉ

Chocarne-Moreau



L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC RÉCEMMENT RECONSTRUIT

Beaulé et Morrissette, arch.

Province. Aujourd'hui ce sont des religieuses qui ont pris charge des hôpitaux construits par l'État et par les villes. Toutes, Hospitalières, Sœurs Grises, Sœurs de la Providence et les autres, travaillent pour Dieu, pour le prochain et pour leurs âmes; elles ne demandent que l'humble costume qui les couvre et qui ne coûte rien, parce qu'il n'est pas sujet aux changements des modes. Elles ne demandent que la cellule où elles trouvent le repos du labeur consacré au soin des autres; elles ne demandent que la table frugale du réfectoire. Et toute dépense payée, il ne leur reste rien pour le fisc; mais le fisc est soulagé par tous ces travaux qu'elles ont pris à leur charge. »

Et à côté des hôpitaux, il y a les hospices, les orphelinats, les asiles, les maternités, les crèches, les dispensaires; il y a les garderies et les écoles; il y a les foyers, les patronages, les colonies de vacances...

Faites disparaître ces institutions. Que deviendra la jeunesse nombreuse qui y trouve aide matérielle et réconfort moral, qui se prépare sous des soins intelligents à devenir une génération d'hommes robustes et droits ?

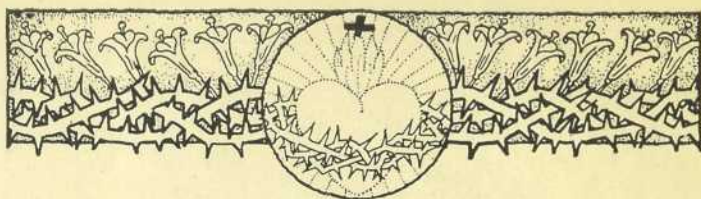
Elle s'étiolera. Elle végétera. Elle périra.

Remplacez-les par des œuvres communistes, par les clubs et les écoles sans-Dieu. Et ce sera pire encore. Il en sortira cette jeunesse rouge dont la Russie nous donne le triste spectacle, déguenillée, le corps taré, l'esprit empoisonné, l'âme rongée de vermine et de haine.

Non, mille fois non! L'évangile nouveau prêché par Moscou ne saurait remplacer avec avantage le vieil Évangile chrétien.

C'est à Jésus-Christ, à son Église, à ses prêtres, à ses religieuses, à ses œuvres qu'il faut nous attacher plus que jamais.

Le peuple ne trouvera pas ailleurs des amitiés sincères et des secours efficaces.



L'Œuvre des Congrégations religieuses



DANS un récent témoignage rendu devant la Commission des Assurances sociales, un professeur de l'Université de Montréal, M. Arthur Saint-Pierre, a indiqué brièvement les services sociaux de nos institutions de charité.

Nous souhaitons que ce soit là l'embryon d'une étude plus considérable et vraiment complète où l'érudit sociologue expose dans toute son ampleur l'œuvre accomplie au Canada par nos communautés religieuses.

N'est-il pas opportun, alors que de faux amis du peuple essaient de le soulever contre l'Église qu'ils accusent d'être riche et injustement exempté de taxes, de dresser le bilan de ses multiples et bienfaisantes activités.

Ce travail, M. Saint-Pierre l'a déjà ébauché. Dans une causerie faite en 1927, il a montré quels services inappréciables nos communautés rendaient aux citoyens de cette province en prenant soin des malheureux, et de quelle somme elles dégrevaient ainsi le budget de la charité publique.

Résumons quelques pages de cette causerie.

Les Sœurs de la Providence comptent 2,595 membres. Répandues par tout le Canada et même aux États-Unis, elles possèdent une centaine de maisons et abritent 1,634 vieillards et 2,644 enfants¹.

Un peu moins nombreuses, les Sœurs Grises de Montréal comprennent 1,193 membres répartis aussi un peu partout à travers le pays. Les vieux et vieilles qu'elles hébergent sont au nombre de 756 et les enfants de 7,839.

Dans la seule province de Québec, ces deux communautés — qui s'occupent d'ailleurs de plusieurs autres œuvres — prennent soin de 1,707 vieillards et de 3,775 enfants. Cela représente par année deux millions de jours d'hospi-

1. Ces chiffres et les suivants sont de 1927.

talisation, soit 45% de toute l'hospitalisation de ce genre exercée dans notre province.

Sait-on quelle somme ce service fait économiser à l'État, et par conséquent aux citoyens ?

Les statistiques fournies par les institutions du gouvernement permettent d'établir le coût moyen d'une journée d'hospitalisation. Il varie suivant les catégories. La journée d'un vieillard coûte 45 sous, celle d'un enfant 36 sous, celle d'un bébé 54 sous.

Appliquons ces chiffres au nombre d'hospitalisés de nos deux communautés. Nous aurons: pour les vieillards 623,000 jours à 45 sous, soit \$280,350; pour les enfants, 1,149,750 jours à 36 sous, soit \$413,910; pour les bébés, 228,000 jours à 54 sous, soit \$123,120. Total: \$817,380.

Or quels subsides ces communautés reçoivent-elles pour leurs 1,707 vieillards et leurs 3,775 enfants et bébés? \$159,212.

Il reste donc une balance de \$658,168.

Plus d'un demi-million par conséquent que l'État devrait déboursier et que nos religieuses lui font épargner en le remplaçant par les aumônes qu'elles quêtent de porte en porte et surtout par leur travail et leurs privations.

Autre exemple. La communauté du Bon-Pasteur dirige à Montréal la prison des femmes. Le gouvernement paie 50 sous par jour pour chaque pensionnaire. Mais à côté de cette prison, il en existe une autre sous la direction immédiate de l'État. A combien lui revient dans celle-ci le coût de chaque détenue? \$1.00 par jour, soit le double de ce qu'il paie au Bon-Pasteur. En 1925 il y eut à Sainte-Darrie 33,000 jours de détention. C'est donc pour cette seule année une somme de \$16,500 que l'État a épargnée grâce à ces religieuses.

Faisons le même calcul pour l'Asile Sainte-Hélène et le Refuge de la Maison provinciale où sont hébergées annuellement environ 400 femmes ou filles. Ces deux maisons reçoivent par année: de la ville de Montréal, \$500.00; du gouvernement de Québec, \$105.00. Donc économie annuelle de \$50,000 pour le trésor public et les contribuables.

Une comparaison entre la *Girls' Cottage Industrial School* et l'École d'industrie Sainte-Domitille donne les mêmes ré-

sultats. Le gouvernement paie aux religieuses environ \$83,000 pour une œuvre qui sous une administration laïque reviendrait à \$170,000. Il gagne par là \$87,000.

M. Saint-Pierre étudie aussi quelques autres institutions. Et il en arrive à la conclusion que les services rendus aux citoyens de notre province par nos communautés représentent chaque année, déduction faite des octrois du gouvernement, une somme de plusieurs millions de piastres.

Prodige d'économie et d'abnégation qui permet à peine aux religieuses de se nourrir et de se vêtir, qui les prive de tout agrément naturel, qui en fait de vraies martyres de la charité.

Comment leur reprocher après cela de ne rien verser au fisc ? Ne lui ont-elles pas donné beaucoup plus que le chiffre imposable de leurs propriétés ? Et ne contribuent-elles pas mieux que tout autre, par leurs multiples institutions, à soulager la misère publique ? Que n'ont-elles fait, par exemple, l'hiver dernier à Montréal pour aider aux pauvres et aux chômeurs à traverser ces rudes mois ?

Aussi le peuple ne se laisse pas prendre aux tirades haineuses des orateurs communistes.

«Montrez vos œuvres!» leur cria un jour un ouvrier. Le catholicisme, lui, peut étaler les siennes. Si par modestie il les a trop laissées jusqu'ici dans l'ombre, les circonstances demandent qu'elles apparaissent aujourd'hui au grand jour.

J.-P. A.



ENFANTS DE LA CRÈCHE DE LIESSÉ SOUS LA DIRECTION DES SŒURS GRISSES

Imprimi potest:

F.-X. BELLAVANCE, S. J.

Præp. Prov. Canadæ Inf.

Montréal, 27 juillet 1931.

Nihil obstat:

Adélard DUGRÉ, S. J.

Censor dioc.

Imprimatur:

† GEORGIUS

Arch. Taronna, Ad. Ap.

Marianopoli, 28 juillet 1931.

CETTE BROCHURE
SE VEND:

5 sous l'exemplaire,
40 sous la douzaine,
\$3.00 le cent,
\$20.00 le mille.

ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
1961, rue Rachel Est, Montréal

Contre le Bolchevisme

LISEZ et RÉPANDEZ nos PUBLICATIONS

Tracts de quatre pages:

Ce que le Communisme a donné en Russie
Être communiste, qu'est-ce que ça veut dire ?

35 sous le cent; \$2.75 le mille, franco.

Brochures de seize pages:

Le Communisme au Canada — L'Ouvrier en Russie
La Russie en 1930

10 sous l'exemplaire franco; \$6.00 le cent;
\$50.00 le mille, port en plus.

Brochure de trente-deux pages:

En Russie soviétique 15 sous l'exemplaire, franco;
\$10.00 le cent, port en plus.

Brochure de soixante-quatre pages:

Manuel antibolchevique 25 sous
l'exemplaire.

Plaquettes illustrées

La Charte des travailleurs
Bolchevisme et Catholicisme

5 sous l'exemplaire; 40 sous la
doz.; \$3.00 le cent; \$20.00 le mille.

Affiches illustrées

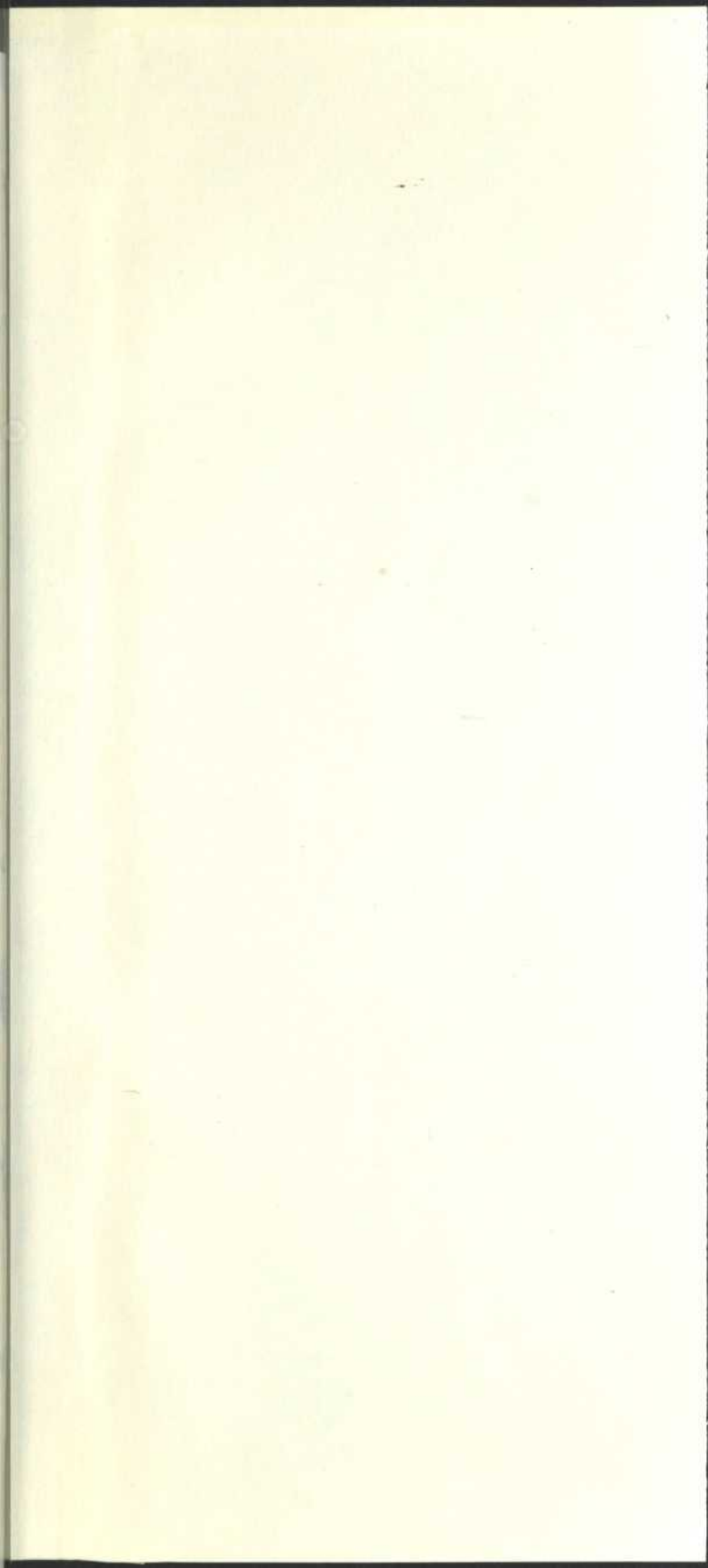
Série de huit

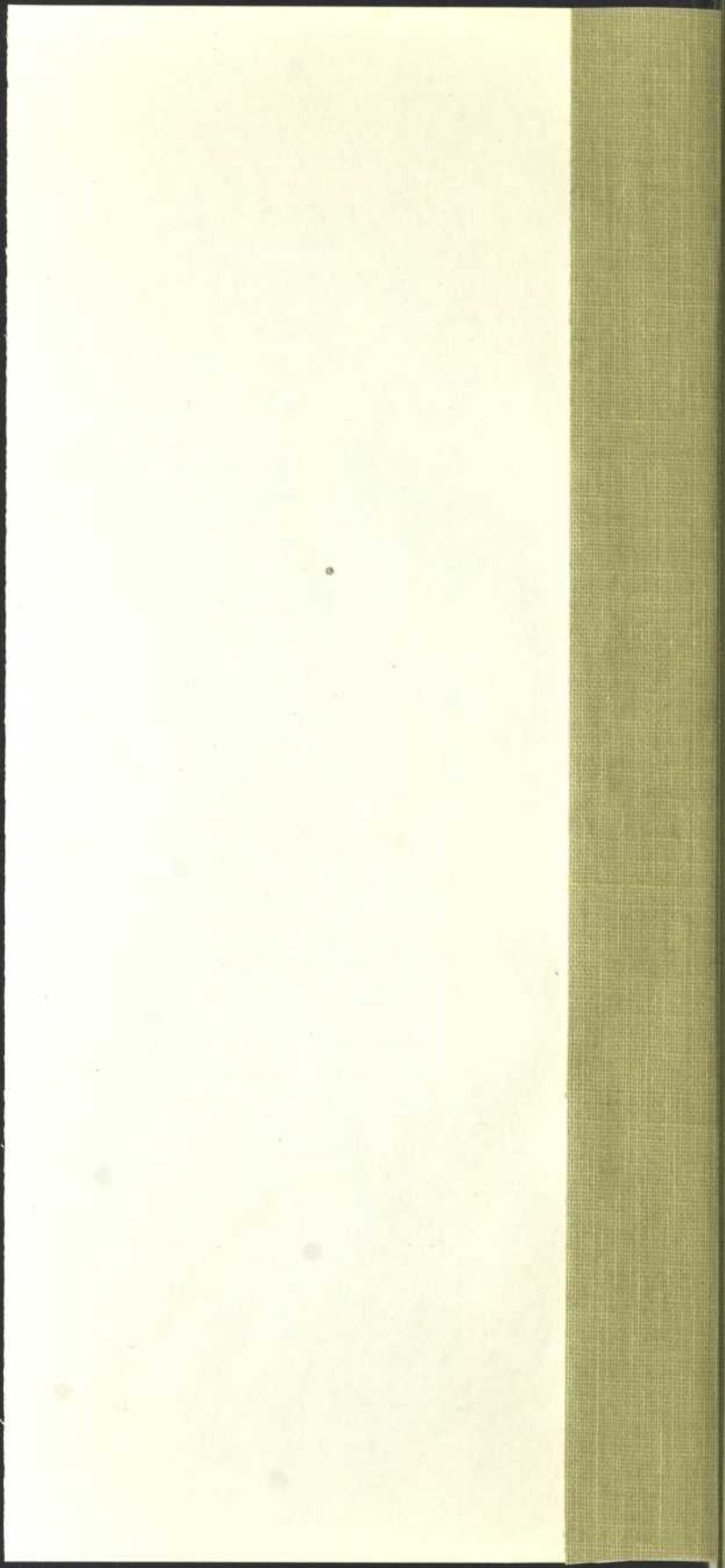
5 sous l'exemplaire;
8 pour 25 sous;
80 pour \$2.00, franco.

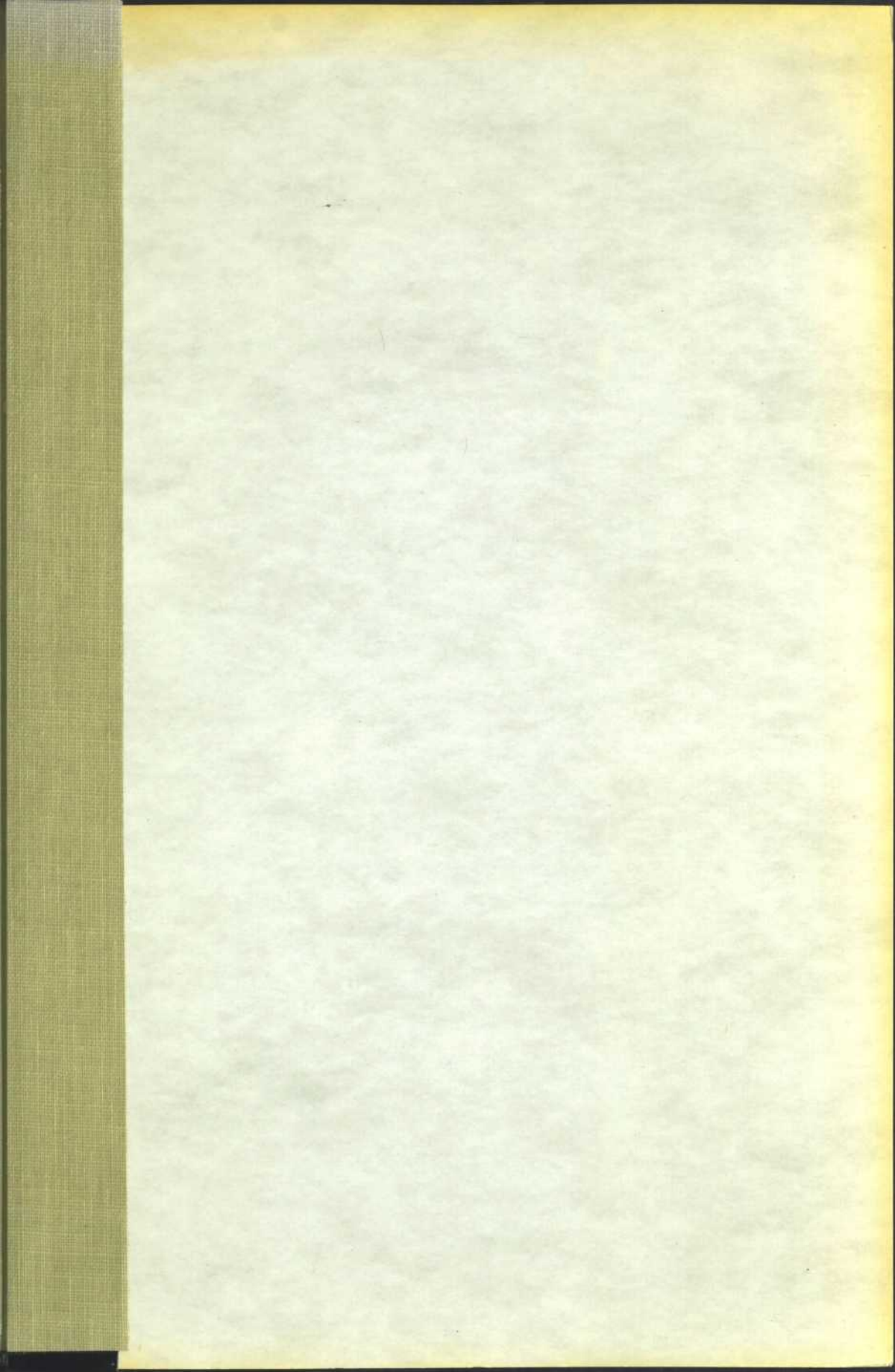


ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

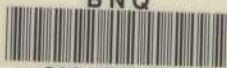
1961, rue Rachel Est :: :: :: Montréal







BNQ



000 363 509